

l'ennemi vaincu. Mais soit lenteur, soit mauvais vouloir de la part de l'officier chargé de cette mission, le *Belléophon* échappa au vainqueur, et se laissa dériver jusqu'à l'embouchure du Nil, où il se trouva en sûreté. Lejoille écrivit à son père : "J'ai manqué de prendre le *Belléophon*, par la faute d'un de mes officiers ; je crois que je l'aurais tué ; mais il a payé cher sa négligence et sa désobéissance, car quelques heures après, il a été tué par un boulet de l'ennemi."

Brueys durant la première heure du combat, avait été blessé, mais légèrement, au visage et à la main. Il se tenait sur la dunette de l'*Orient*, avec son capitaine de pavillon Casa-Bianca, l'ordonnateur de la flotte, Joubert, et les officiers de son état-major. A huit heures, il est frappé d'un boulet qui le coupe en deux. On s'empresse autour de lui, on veut le porter au poste des chirurgiens ; mais il ordonne qu'on le laisse expirer à la place où il est tombé, et donnant à sa voix toute la fermeté que lui laisse l'approche de l'agonie, il s'écrie : "Un amiral français doit mourir sur son banc de quart !" Quelques minutes après, il rendit le dernier soupir, heureux de racheter ses fautes par une fin glorieuse. Le capitaine Casa Bianca tomba, lui aussi, grièvement blessé.

La mort de Brueys aurait dû être immédiatement communiquée à l'armée. Le contre-amiral Gantheaume, chef d'état-major, manqua à cet important devoir. Le commandement de l'escadre serait revenu de droit à Blanquet-Duchayla, qui aurait certainement fait lever les ancres, pour dérouter les combinaisons des Anglais, et ordonné à Villeneuve d'accourir avec sa division de réserve, qui se tenait toujours dans la plus étrange inaction.

A neuf heures et un quart, le feu se déclara dans la chambre du conseil et sur la dunette du vaisseau-amiral français. Les marins de ce bâtiment avaient été obligés de quitter la troisième batterie pour armer les deux autres ; en conséquence, les parties hautes de l'*Orient* se trouvaient presque désertes lorsque l'incendie se manifesta, et les secours furent insuffisants. Par une fatalité inconcevable, ou plutôt par suite de l'imprévoyance de Brueys, on venait de peindre le vaisseau à neuf, et le branle-bas avait été si négligemment fait, qu'on avait laissé sur la dunette des seaux plein de couleur et des jarres d'huile. Les vases qui contenaient ces matières inflammables ayant été brisés au commencement de l'action, l'incendie, activé par cet aliment, se propagea avec une effrayante rapidité. Les Anglais, craignant pour eux-mêmes les conséquences de cet événement, cessèrent tout-à-coup de tirer sur les trois ponts et se réunirent contre le *Franklin* et contre le *Tonnant*, placé immédiatement derrière le vaisseau de Brueys. Le capitaine du *Franklin*, mis hors de combat par un biscaien, céda le commandement au capitaine de frégate Martinet. Aussitôt le feu se déclara à bord ; mais, par son sang-froid et son intelligente activité, l'équipage parvint à l'éteindre, et le combat recommença plus acharné. Quant au vaisseau le *Tonnant*, il avait déjà désarmé et dévasté un des bâtiments ennemis, le *Majestic*. Celui-ci, en venant prendre son poste de combat à côté du vaisseau de Dupetit-Thouars, avait engagé son bout-dehors de beaupré dans le gréement du grand mât de son adversaire. Pendant près de dix minutes, il reçut à bout portant les terribles bordées que les Français lui tiraient en enfilade. Son capitaine, presque tous ses officiers et deux cents matelots furent tués. Quand le *Majestic* parvint à se délivrer de

cette cruelle étreinte, il se hâta de quitter un voisinage aussi dangereux, et alla, tout élopé, échanger quelques coups de canons avec un des bâtiments placés à l'arrière de la ligne française.

Mais la position du *Tonnant* devint singulièrement critique lorsque les vaisseaux qui, jusque là, avaient tenu l'*Orient* en échec, vinrent fondre sur lui. Dupetit-Thouars vit tout à coup son bâtiment enveloppé et couvert de feu. Une trombe de fer et de plomb broyait son navire, faisant tomber ses compagnons d'armes autour de lui, et hâchait son gréement. Au milieu de cet ouragan, du sein duquel sortaient la mort et la destruction, on entendait, par intervalles, le cri de *vive la république !* immédiatement suivi de détonations épouvantables. C'était le lion qui se débattait furieux, et qui à ses efforts héroïques joignait les éclats de sa voix menaçante. Les Anglais, étonnés de tant de bravoure, firent apercevoir quelque hésitation ; mais l'instant d'après, la foudre de leur artillerie recommença à gronder. Ce qui se passait sur le vaisseau français en ce moment suprême, nul ne l'a jamais su, nul n'a même pu le voir, car la nuit couvrait de ses voiles cette scène de carnage et de sublime horreur. Mais ce qui ne put échapper à l'équipage du *Tonnant*, ce fut la mort lamentable et glorieuse de son capitaine. Un boulet avait enlevé le bras droit de Dupetit-Thouars ; un second lui coupa les deux cuisses. Comme on emportait le héros de son banc de quart, il s'écria : "Braves marins du *Tonnant*, jurez-moi de ne jamais amener votre pavillon, et de jeter mon corps à la mer pour lui épargner la honte de tomber entre les mains des Anglais !" Adieu sublime, que l'histoire a recueilli, et que l'admiration d'un grand peuple a inscrit dans ses fastes pour servir d'exemple et de cri de guerre aux futurs défenseurs de son indépendance.

Héritier du commandement, le lieutenant Belliard ranima le courage de ses matelots, que la mort de leur capitaine avait un moment abattu. Bientôt presque toute l'escadre ennemie se coalisa contre ce lutteur invincible. Mais Belliard se hâta de couper son câble pour s'éloigner du vaisseau amiral qui allait sauter.

En effet, l'incendie qui avait éclaté sur l'*Orient* avait gagné la mâture de ce beau navire. A la clarté des flammes, on apercevait les marins français s'obstinant à tirer sur l'ennemi, et quittant le poste envahi par le feu pour se porter là où ils pouvaient encore se maintenir. Chassés de la batterie du 24 par la chaleur et la fumée, ils se rendirent dans celle de 36, d'où, après un quart-d'heure de lutte nouvelle, on les vit se précipiter à la mer par les sabords. Quelques-uns furent sauvés par les Anglais, d'autres gagnèrent la terre à la nage ; il y en eut qui ne voulurent pas se séparer du noble vaisseau que dévorait l'incendie ; de ce nombre fut un jeune homme devenu célèbre, le fils du capitaine Casa Bianca. En vain essaya-t-on de l'entraîner loin de son père ; l'intrépide enfant se cramponna à ce corps mutilé, avec lequel il voulait s'ensevelir dans les flots.

Les deux escadres avaient suspendu leur feu, dans l'attente de l'horrible événement qui allait soustraire l'*Orient* à la douleur de se rendre. A dix heures trois-quarts, on vit tout-à-coup une immense gerbe de feu s'élever éblouissante vers le ciel, et une explosion qu'on ne peut comparer qu'au bruit de cinq cents canons déchargés à la fois, fit trembler dans toutes leurs parties les vaisseaux dispersés sur ce lugubre champ de bataille. Puis il se fit un silence solennel. Le premier bruit qui le rompit, fut celui des débris de l'*Orient* retombant dans l'abîme, de la hauteur incommensurable à laquelle ils avaient été lancés. La

mer se referma en bouillonnant sur ces horribles vestiges, canons brisés, fragmens de fer rouge, cadavres sanglans, lambeaux humains foudroyés et sans formes. Tant que dura cette pluie de ruines et de morts, la trêve ne fut pas interrompue. Mais la stupeur d'un moment fit place à la fureur, et bientôt la canonnade retentit de nouveau dans tous les coins de la baie d'Aboukir.

Le *Tonnant*, le *Franklin*, et quelques vaisseaux de l'arrière-garde, entre autres celui de Lejoille, furent alors écrasés par les forces concentrées de l'ennemi. Assailli par cinq vaisseaux anglais, presque entièrement démâté, privé de toutes les pièces de sa deuxième batterie, le *Franklin* se défendait encore en désespéré. Le contre-amiral Duchayla, quoique privé de la vue et de l'ouïe par la blessure qu'il avait reçue à la tête, ne cessait d'exciter l'ardeur de son équipage. — "Commandant, lui dit un officier, il ne nous reste plus que trois pièces de trente-six pour nous défendre. — Qu'importe ? répond Duchayla, tirez toujours ; notre dernier boulet sera peut-être funeste à l'ennemi !" A ce moment, les Anglais, qui se doutaient bien de l'épuisement de l'équipage, montèrent à l'abordage, et le capitaine de frégate Martinet rendit son épée.

Le *Tonnant*, criblé de projectiles, rasé comme un ponton, encombré de morts et de blessés, se défendait encore long-temps. Grâce à sa résistance opiniâtre, les trois derniers vaisseaux de la ligne française n'éprouvèrent que des pertes insignifiantes, car il avait attiré sur lui et soutenu tous les efforts de l'ennemi. Enfin le commandant Belliard fit, pour la seconde fois, couper son câble, et jeta le bâtiment à la côte. Il était alors trois heures et demie du matin, et le *Tonnant* n'avait pas cessé d'être engagé depuis six heures du soir.

La bataille se prolongea à l'arrière-garde, sans toutefois que le contre-amiral Villeneuve y prit part, car il resta jusqu'au bout impassiblement fidèle à son principe de non intervention. Lejoille fit, à peu près seul, tête à l'ennemi, avec l'appui incomplet du *Mercur* et de l'*Heureux*, qui, ayant échoué la proue vers la terre, ne pouvaient se servir que de leurs canons de retraite.

A la vue du désastre, qu'il aurait probablement pu empêcher, Villeneuve fit aux vaisseaux dont le pavillon flottait encore, le signal d'appareiller. Le *Généreux* était de ce nombre, et il cingla vers la haute mer, suivi du *Guillaume-Tell*, de la *Justice* et de la *Diane*, montée par le contre-amiral Decrès. Un seul vaisseau de l'escadre anglaise put se mettre à leur poursuite, tant la flotte de Nelson avait souffert du feu des marins français ! L'amiral victorieux déclara lui-même qu'il ne lui était pas resté deux navires en état de manœuvrer. Qu'on juge, d'après cela, de ce qui serait arrivé, si les fautes qui avaient donné la victoire aux Anglais n'eussent pas été commises !

Durant toute la journée du 2 août, le *Tonnant* et le *Timoléon*, échoués à la côte, gardèrent le pavillon tricolore au tronçon du mât qui leur restait. Le 3 au matin, les Anglais ayant réparé tant bien que mal leurs avaries, et remercié le ciel, par une messe solennelle, du triomphe qu'il avait daigné accorder à leurs armes, s'occupèrent d'en finir avec ces deux vaisseaux mutilés qui semblaient les braver encore. Le commandant du *Timoléon* avait eu le temps de faire évacuer son bâtiment ; à midi, il en sortit le dernier et y mit le feu. Mais l'équipage du *Tonnant* n'avait pas voulu quitter son bord. Lorsque l'officier envoyé en parlementaire